

CROSSMEDIA PRODUCTIONS

présente

Wodaabe, le plus beau des combats.

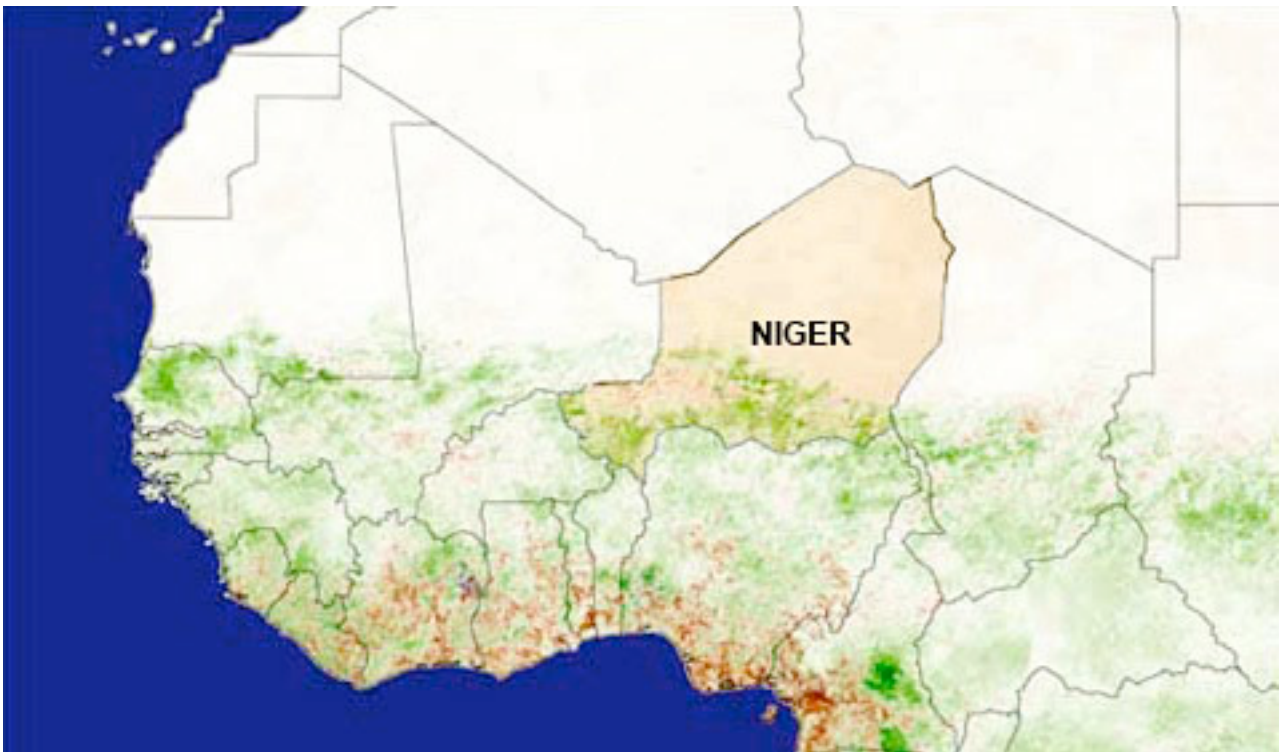


Un documentaire de 52 minutes
de Sandrine Loncke
Chercheure en Ethnomusicologie au CNRS
co-écrit avec Charlotte Krebs

Réalisation
Sandrine Loncke et
François-Xavier Demanche

Note d'intention

Dans l'avion qui me ramenait du Niger à Paris en 2006, un américain engagé depuis 30 ans dans le développement durable des populations pastorales du Nord-Niger me confiait: « Le Sahel est mort. C'est sans espoir... ».



Ces mots me firent l'effet d'un couperet. Je revenais pour ma part encore empli de images éblouissantes d'un monde habité d'une incroyable vitalité culturelle ; l'image de ces hommes de la brousse rassemblés par milliers au beau milieu de nulle part pour célébrer dans le chant et la danse la pérennité de leurs valeurs, de « la voie » qui les unit.

Ce monde-là pouvait-il être moribond ?

Cette culture immémoriale n'avait-elle donc plus rien à nous apprendre ?

Il fallait donner la parole aux Peuls Wodaabe, à ces hommes qui ont su s'adapter depuis des siècles à un environnement naturel hostile et qui nous rappellent avec tant de grâce et de créativité que l'écologie et le durable naissent avant tout du regard que l'on porte sur le monde, d'une intelligence collective de son milieu où culture et nature sont conçus comme indissociables, parties intégrantes d'une même cosmovision.

Ainsi est né ce projet de documentaire...

1 La *geerewol* : une dramaturgie contée

Au cœur du Sahel nigérien, loin de tout « goudron », des milliers de Peuls nomades wodaabe se réunissent chaque année pour un vaste rassemblement cérémoniel : la *geerewol*. Sept jours et sept nuits durant, suivant le cycle du soleil, deux lignées adverses se confrontent à tour de rôle dans la danse, avec pour seul accompagnement la litanie envoûtante de leurs chœurs polyphoniques.



Electrice Wodaabe dans le cercle de danse du Gueerewol

À l'issue de chaque danse, les femmes de la partie adverse viennent désigner sous l'étroit contrôle des anciens, « le plus beau » représentant du groupe.

Pour les Wodaabe, participer à cette cérémonie est une condition incontournable pour être reconnu comme membre de la communauté. Individuellement, chacun est également convaincu que sa participation sera un gage de bénédiction et de prospérité pour sa famille et ses animaux.

Craignant que la tradition ne se perde, Ouba Hassane, 40 ans, décide de nous conter son vécu et sa compréhension du rituel. Par sa voix, et au fil d'entretiens menés auprès des acteurs de la cérémonie, le cycle rituel et chorégraphique qui se joue sous nos yeux, ponctué de sermons à la jeunesse, de dons sacrificiels de taureaux et de discours cérémoniels, s'éclaire peu à peu sous un jour inédit...



Ouba Hassane

2 L'imagerie occidentale de la *geerewol*

Qui, en effet, ne connaît cette image stéréotypée des hommes Wodaabe, le visage fardé et le corps somptueusement paré de bijoux et de plumes, qui écarquillent des yeux immenses en arborant un sourire figé ?



Danseur de Yaake en transe

De par leur caractère spectaculaire et insolite à nos yeux d'occidentaux, les danses cérémonielles Wodaabe et leur fameuse gestuelle faciale ont fait, depuis les années 50, l'objet de plusieurs films documentaires¹ et reportages photographiques qui ont alimenté notre fantasme d'un peuple "efféminé" qui laisserait aux femmes le privilège de choisir elles-mêmes leurs amants d'une nuit, à l'occasion d'un concours de beauté masculin.

Entre autres exemples, le magnifique film de Werner Herzog *Wodaabe - Les Bergers du Soleil* (1989) ne déroge pas à cette approche, avec en ouverture, des danseurs de *geerewol* rendus muets, qui s'animent sur l'*Ave Maria* de Bach-Gounod interprété par Alessandro Moreschi, dernier castrat italien. Par ce choix musical, la pure beauté plastique des hommes wodaabe devient d'emblée synonyme d'androgynie dans l'imaginaire du spectateur.

¹ Cf. Henri Brandt : 1954 ; Nena Baratier : 1977 ; Leslie Woodhead : 1988 ; Werner Herzog : 1989 ; Ben Young : 2006

Cette image des Wodaabe a certes été abondamment documentée. Pourtant, au-delà de l'incontournable séquence de danse, aucun des films déjà réalisé ne s'est attardé sur les cérémonies de *geerewol* en elles-mêmes, encore moins sur leur véritable signification, et pour cause : elles ont lieu au beau milieu de la brousse, leur lancement n'est jamais connu par avance, les nomades n'aimant pas rendre public le lieu et la date de cette grande messe collective.

Bien peu de gens ont pu véritablement y assister...

Il n'est donc pas exagéré de dire que la *geerewol* demeure une énigme.



Ouba Hassane, Azawak, Niger

C'est à tenter de décrypter la signification de ce rituel qu'en tant qu'ethnologue de métier parlant la langue peule, j'ai travaillé depuis 1997 aux côtés d'un lignage Wodaabe de l'Azawak, et plus particulièrement de mon hôte et ami Ouba Hassane.

Suivant le fil de sa voix, je désire désormais restituer pour le grand public le fruit de ces dix années de recherche et d'amitié, sur un mode qui privilégie tant l'émotion que le contenu.

3 Une société méconnue

Aussi galvaudée soit l'image de ces hommes fardés roulant des iris, les Wodaabe sont ainsi demeurés dans l'ombre, fondamentalement méconnus.

Loin de me faire disciple du cinéma-vérité, peut-être est-il simplement temps d'accorder aux Wodaabe l'opportunité de nous parler d'eux-mêmes. Et de permettre au spectateur de découvrir de l'intérieur l'extraordinaire dramaturgie qui se joue durant les cérémonies de *geerewol*.



Danseur de Geerewol

Qui sait en effet que la *geerewol* est une véritable guerre rituelle, qui oppose alternativement, sept jours durant, deux lignages adverses dans le chant et la danse ? Mais que l'enjeu profond de telles cérémonies est en fin de compte de se séparer pacifiquement, après s'être mutuellement délivré une reconnaissance de conformité culturelle ?

Ritualiser le conflit pour mieux préserver la paix et l'unité en leur propre sein... C'est la stratégie que ces nomades ont inventée. Car la guerre, la vraie, celle qui se livre par les armes pour la conquête du pouvoir ou d'un territoire, leur histoire n'en porte pas trace.

Qui sait aussi que la totalité du cycle chorégraphique suit étroitement la course du soleil, et que le rite d'élection du meilleur danseur par la plus belle femme du lignage adverse est en réalité la réactualisation théâtrale du mythe d'origine ? Révélée par l'astre solaire, la beauté archétypale des jeunes élus n'est autre que celle du couple fondateur.

Loin de figurer un simple concours de beauté, la *geerewol* est une danse de masques qui ne dit pas son nom, au cours de laquelle les ancêtres viennent s'incarner dans le corps des vivants pour mieux consacrer la continuité de l'identité collective.

Plongés dans un état de conscience altéré du fait de l'absorption de plantes, les jeunes danseurs vivent cette épreuve comme une véritable métamorphose : après avoir dansé six jours durant face au soleil couchant, la *geerewol* de l'aube, au septième jour, est pour eux une renaissance qui sonne leur naissance sociale en tant qu'hommes adultes, désormais dignes « fils » de la communauté des Wodaabe.

Que sait-on finalement des Peuls Wodaabe ?

De cette pensée religieuse antérieure à l'islam dont leurs danses cérémonielles sont peut-être l'un des derniers témoignages ?

De leur sens spectaculaire du discours rituel, et plus généralement, de cet art de la parole et de la diplomatie qu'ils valorisent par-dessus tout ?

De la dimension absolument grandiose de leurs chœurs polyphoniques, dont seule une véritable cérémonie mobilisant des centaines de danseurs saurait rendre compte ?



Que sait-on enfin du rôle de ces vastes rassemblements annuels dans la lutte quasi-désespérée de ces gens pour préserver leur identité de pasteurs nomades ?

...Outre cette sempiternelle image d'un peuple qui voue un culte à la beauté masculine ?



Danseurs de Geerewol

Mettons-nous à l'écoute des Wodaabe, à une heure où ceux-ci craignent que leurs somptueuses cérémonies ne se fassent de plus en plus rares : chaque année, leur organisation exige toujours plus d'énergie ; les sécheresses sahéliennes consécutives, le manque d'eau et de pâturages qui en découle rendent chaque fois plus délicats et plus hypothétiques des rassemblements massifs en pleine brousse.

Comme nous le dit Ouba : « Il n'y a même plus assez de bois mort pour alimenter le feu de la *geerewol* ! »

4 Un désir partagé de transmission

Dans cette société de tradition orale, politiquement non centralisée, il n'existe pas de spécialistes détenteur d'un savoir sur la tradition.

En tant que chanteur renommé au sein de sa communauté, Ouba est devenu depuis dix ans un interlocuteur privilégié dans le travail d'enquête que je mène auprès des Wodaabe.



Ouba Hassane et son fils Outou

Ensemble, nous sommes remontés à la source des anciens, recueillant patiemment leur parole pour tenter de comprendre ce qui se jouait véritablement lors des cérémonies de *geerewol*. Très vite, Ouba s'est pris de passion pour ce travail d'investigation sur sa propre tradition ; tant et si bien qu'à ce jour, il se trouve finalement être la seule personne de sa société à posséder un si vaste savoir oral sur ces manifestations rituelles.

Selon lui, l'abandon de la *geerewol*, seul lieu de rassemblement où se tisse le lien communautaire qui relie les nomades par-delà leur dispersion spatiale, signerait la dissolution des Wodaabe en tant qu'entité culturelle originale.



Outou apprenant à chanter

En 2005, année de sécheresse et de famine au Niger, aucune cérémonie ne fut organisée. Ouba me fit alors part de sa décision de transmettre ses connaissances à son fils aîné, Outou. Normalement, le savoir rituel doit se mériter : un père ne le transmet à ses fils que dans la mesure où ceux-ci manifestent clairement le désir d'apprendre. Du haut de ses quatorze ans, le fils d'Ouba ne sait pourtant toujours ni danser, ni chanter. La jeune génération a commencé à se désintéresser de la tradition et ne demande plus à apprendre...

Convaincu de l'importance de sa démarche de transmission, Ouba a donc accueilli très favorablement ma proposition de le filmer.

Au-delà de son caractère "esthétique-scientifique", l'intention profonde qui motive ce film est donc de proposer une immersion en profondeur dans le monde des Wodaabe afin de montrer la façon dont un peuple menacé et spatialement dispersé parvient à traverser le temps : malgré les défis posés par un environnement tout particulièrement hostile, malgré aussi leur extrême pauvreté, les Wodaabe savent que leur survie réside avant tout dans leur capacité à se mobiliser collectivement, au-delà même des intérêts de l'individu et de sa lignée, pour la transmission de leurs rites et leur culture, de leurs croyances et leurs valeurs.



Installation du campement.

À l'évidence, ils portent un message d'espoir pour l'Afrique de l'Ouest, bien loin de l'image de misère et d'incapacité à s'organiser pour un destin collectif que véhiculent encore trop souvent les medias.

Note de réalisation

Le film est la reconstitution progressive d'une dramaturgie rituelle centrée sur la quête collective d'une unité sociale et culturelle.

Il débute dans l'univers déshérité du campement d'Ouba, puis suivant le fil de sa pensée, nous fait peu à peu basculer dans le monde symbolique de la vie cérémonielle, pour s'achever de façon paroxystique sur la dernière danse de l'aube, celle qui consacre par une dernière élection le « plus beau » des danseurs. À l'issue de son récit, Ouba décide finalement de transmettre à son fils les chants identitaires qui lui permettront de « ne pas oublier qui il est ». Par la voix d'Ouba et des acteurs cérémoniels (danseurs, jeunes femmes, responsables des jeunes, anciens), le spectateur comprend progressivement que le théâtre rituel qui se joue sous ses yeux est le lieu par excellence où se perpétue l'identité de tout un peuple.

À l'issue du film, il aura ressenti l'énergie insensée de ces gens, pourtant si démunis, à forger ensemble une esthétique collective qui fonde l'unité culturelle du groupe, pour mieux garantir sa survie.



La dernière Geerewol de l'aube.

Le spectateur devra cependant attendre la dernière danse *geerewol* de l'aube pour en comprendre toute la signification voilée. Car ce n'est que lorsque le visage des danseurs s'embrase face au soleil naissant que se fait toute la "lumière" : comme nous le confiera Ouba, « la *geerewol*, c'est la prière des Wodaabe. Si nous renonçons à cela, alors, ce sera fini pour nous ».

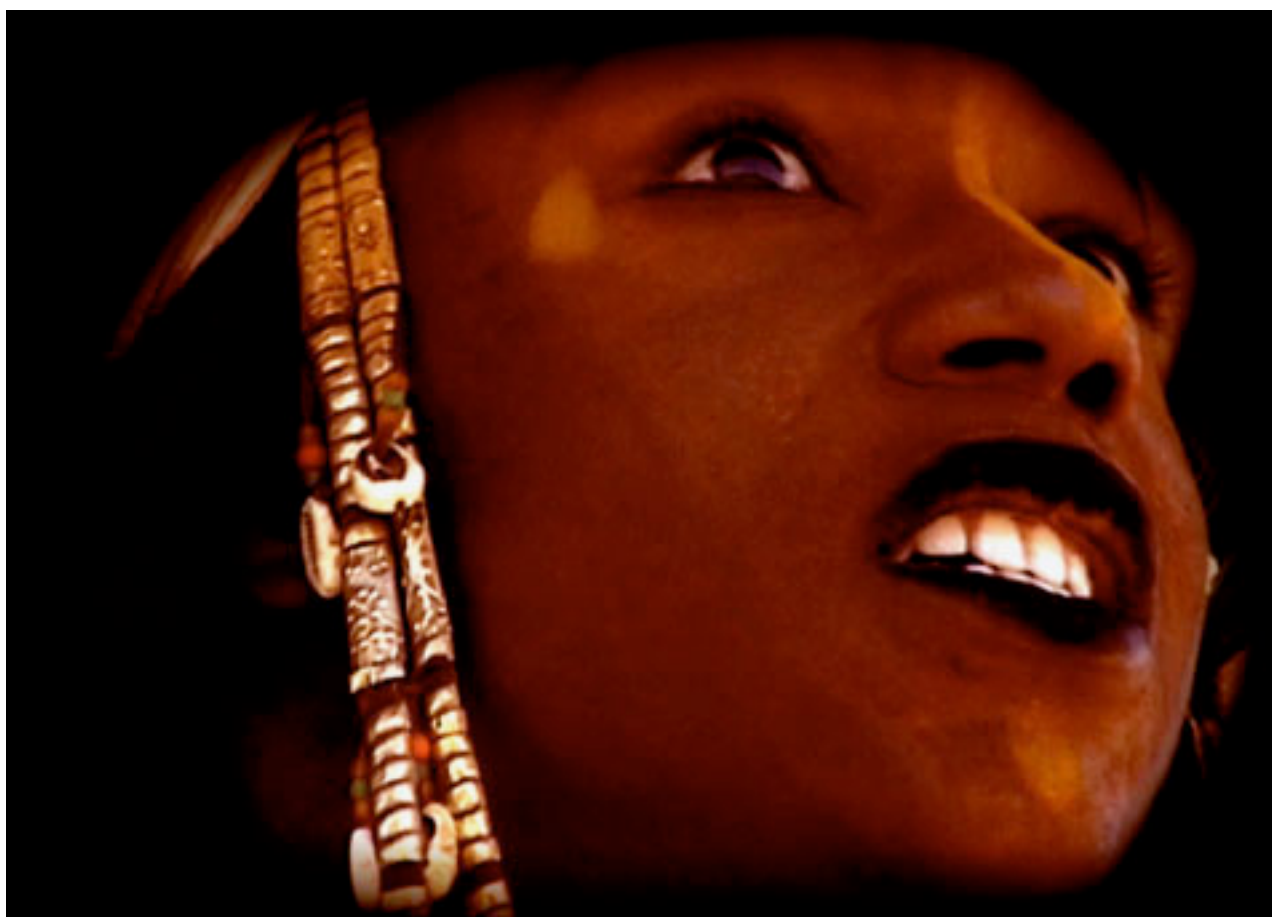
1 La Narration du film

L'énigme qui articule le film est finalement très simple : quel est le sens d'un événement qui, de prime abord, saisit par sa beauté, mais semble si indéchiffrable ?

Au fur et à mesure qu'Ouba, notre personnage central, se révèle à nous, dévoilant peu à peu les ressorts profonds qui animent sa passion pour la danse et le chant, nous entrons toujours plus au cœur de l'événement, et suivant son regard, appréhendons sur un mode sensible une pensée qui nous révèle une tout autre vision du monde : un autre rapport à l'autre, un autre rapport aux éléments.

Il s'agit donc dans un premier temps de se familiariser avec une atmosphère, d'en restituer toute la magie, de faire ressentir la force "imaginale" du rituel. Le spectateur est d'abord dans la position de celui qui découvre un événement dont les règles lui sont encore inconnues. Le sentiment d'une cohérence, la compréhension de ce qui se joue réellement sous ses yeux, devra émerger très progressivement, de l'accumulation des images.

Plus que d'une compréhension claire, raisonnée, il s'agit d'une lente imprégnation, qui se forge au fil des images et des discours, par association d'idées et d'impressions.



Danse geerewol nocturne

Tandis, par exemple, qu'un ancien énonce le mythe d'origine relatant la domestication de la vache par le feu — événement fondateur qui scelle la naissance du peuple peul —, défilent les images du troupeau familial d'Ouba qui, à la tombée de la nuit, vient se lover autour du feu domestique, suivies d'une séquence de la danse *geerewol* nocturne, illuminée par un immense brasier.

L'on perçoit alors intuitivement que le hors-temps du mythe et du sacré est omniprésent dans le monde des Wodaabe, que la vie quotidienne elle-même est nimbée de cet imaginaire. Le rôle du feu comme élément fondateur fait aussi son chemin dans les esprits... Ainsi que l'idée plus ou moins consciente d'un culte au feu et au soleil...

Et pourtant, aucun des locuteurs à l'écran ne la formule jamais clairement. L'efficacité d'un rituel ne s'explique pas : elle se vit, se ressent.

Bien que les commentaires d'Ouba soient notre fil conducteur, l'interprétation qu'il nous livre des cérémonies n'est d'ailleurs pas celle du discours scientifique. Même si sa vision actuelle est le fruit de dix années d'échanges réflexifs menés avec une ethnologue, Ouba a su conserver sa propre rationalité, nourrie de ses croyances.



Ouba Hassane lors d'un entretien

C'est donc par le prisme de son regard que nous progressons dans cet univers rituel : un regard non seulement interne, mais personnel. Ouba revient en effet sans cesse sur son rôle au sein des cérémonies, sur son amour du chant et de la danse, sur ses stratégies de séduction à l'adresse des femmes et ses succès de jeunesse.

La restitution de ses discours devra pleinement assumer cette dimension subjective, qui confère en outre au personnage d'Ouba son caractère attachant...

... D'autant plus attachant que sa parole est un combat : Ouba sait que les cérémonies risquent de disparaître dans un proche délai.

Et pourtant, le film s'achèvera sur une note d'espoir : parvenu au terme de ses réflexions sur la *geerewol*, Ouba nous annonce sa décision de transmettre son savoir à son fils Outou. Alors qu'il donne à ce dernier sa première leçon de chant, une touffe d'herbe séchée vient rouler aux pieds d'Outou, portée par le vent. Pour Ouba, c'est un signe : cette herbe, symbole du pastoralisme nomade, est le lien qui unit les Wodaabe. « Conserve-la précieusement, mon fils, comme la parole que je viens de te donner. Si ma parole n'était pas juste, Allah ne nous aurait pas envoyé ce signe. Je sais désormais que je suis dans le vrai : Dieu ne veut pas que meure la tradition des Wodaabe »...

2 L'Esthétique du film

L'expression artistique — chants et danses — est au cœur du sujet : l'esthétique des images sera donc une préoccupation de premier ordre. Donner à contempler, en privilégiant un regard de proximité...



Beauté androgyne des danseurs du Geerewol

Je ne souhaite cependant pas pour autant basculer dans une forme d'esthétisation artificielle. Nul recours aux effets : restons au plus près du réel. L'image doit être belle, exact reflet du caractère spectaculaire des cérémonies, mais sobre.

Une attention particulière sera portée à la lumière et à la course du soleil sur le corps des danseurs, puisqu'elles jouent un rôle crucial dans le rituel.

De même les personnages qui évoluent à l'écran seront-ils saisis dans leur spontanéité et interpellés à chaud : il ne s'agit pas de leur faire jouer leur propre rôle, les Wodaabe étant déjà suffisamment théâtraux dans leur mise en scène de soi, au quotidien comme durant les cérémonies. Autant leur éviter la tentation de "sur-jouer".

Hormis des interviews plus approfondies avec Ouba et sa femme, les acteurs du rituel agiront et nous parleront donc dans le feu de l'action.



Conversation avec un jeune danseur

3 Le Son du film

Étant donné le caractère monumental du chant dans les cérémonies — les chœurs polyphoniques comptent entre 100 et 200 personnes —, je souhaite aussi que le film donne à entendre...



Chanteur dans la danse « Ruumi »

Les chants wodaabe seront donc captés en situation, ce qui n'empêche pas de recourir à des enregistrements effectués dans de meilleures conditions, hors-contexte. Je suis en effet en possession de 17 CD d'archives musicales inédites réalisés lors de mes missions de recherche pour le CNRS : la totalité des chants wodaabe y figurent.

Comme cette musique cérémonielle est uniquement vocale, nous prévoyons également d'enregistrer d'autres répertoires locaux, telle que la musique instrumentale des Touaregs, de sorte à pouvoir insérer des musiques d'ambiance réalistes, qui donnent un rythme au film. Mais il faudra aussi ménager des moments contrastés qui laissent place au silence de la steppe, de sorte à ce que les entrées massives des chœurs prennent toute leur ampleur.



Ouba Hassane lors de leurs migrations de nomades

Pour tous renseignements complémentaires : contact@crossmedia-productions.fr

Toutes les photos figurant dans ce dossier sont issues des premiers rushes du film.